Document generated on 07/14/2025 8:55 p.m.

Globe
Revue internationale d'études québécoises

L'édition québécoise pour la jeunesse au XXe siècle. Une histoire du livre et de la lecture située au confluent de la tradition et de la modernité

Twentieth-Century Youth Publishing in Quebec: A Story of Books and Reading at the Confluence of Tradition and Modernity

Suzanne Pouliot

Volume 8, Number 2, 2005

La jeunesse au Québec. Marges, institutions et représentations

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1000915ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1000915ar

See table of contents

Publisher(s)

Globe, Revue internationale d'études québécoises

ISSN

1481-5869 (print)
1923-8231 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Pouliot, S. (2005). L'édition québécoise pour la jeunesse au XXe siècle. Une histoire du livre et de la lecture située au confluent de la tradition et de la modernité. *Globe*, *8*(2), 203–235. https://doi.org/10.7202/1000915ar

Article abstract

In the 20th century, the history of Quebecois youth publishing developed according to the will of legislative initiatives, social transformations, and ministerial programs. The Choquette law, promulgated in 1925 and abolished in 1965, the obligatory schooling law of 1943, the curricula of 1979, 1994, and 2001, and the Policy on reading and on books of 1998 all had, in their own way, repercussions for the development of publishing. At the heart of these changes, nourished by the discourse on reading that regularly punctuated the last century, there emerges, in the course of the eight decades studied, an editorial image of youth. The publishing world generally reacted rapidly to the evolution of the public since, unlike the schools, it lacks a captive audience and constantly find readers. With a few slight variations, the ideas that go through the 20th century reappear in the collections and series created for a diversified readership between 0 and 16 years of age.

Tous droits réservés © Globe, Revue internationale d'études québécoises, 2005

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

L'édition québécoise pour la jeunesse au XXe siècle. Une histoire du livre et de la lecture située au confluent de la tradition et de la modernité

Suzanne Pouliot
Université de Sherbrooke

Résumé – Au XXe siècle, l'édition québécoise pour la jeunesse s'est développée au gré des incitatifs législatifs, des transformations sociales et des programmes ministériels. La loi Choquette, promulguée en 1925, puis abolie en 1965, la Loi de 1943 sur la scolarité obligatoire, les programmes d'études de 1979, 1994 et 2001 et la Politique de la lecture et du livre, énoncée en 1998, ont eu, à leur façon, des retombées sur le développement éditorial. Au cœur de ces mutations nourries par le discours sur la lecture des prescripteurs qui ponctue régulièrement le dernier siècle surgit, au fil des huit décennies étudiées, une image éditoriale de la jeunesse. Le monde de l'édition réagit généralement de façon rapide aux évolutions du public puisqu'il ne dispose pas, comme l'école, d'un public captif et qu'il doit sans cesse trouver ses lecteurs. À quelques variantes près, les idées qui ont traversé le XXe siècle se retrouvent dans les collections et séries créées pour un lectorat diversifié de 0 à 16 ans.

Twentieth-Century Youth Publishing in Quebec : A Story of Books and Reading at the Confluence of Tradition and Modernity

Abstract *– In the 20th century, the history of Quebecois youth publishing developed according to the will of legislative initiatives, social transformations, and ministerial programs. The Choquette law, promulgated in 1925 and abolished in 1965, the obligatory schooling law of 1943, the curricula of 1979, 1994, and 2001, and the Policy on reading and on books of 1998 all had, in their own way, repercussions for the development of publishing. At the heart of these changes, nourished by the discourse on reading that regularly punctuated the last century, there emerges, in the course of the eight decades studied, an editorial image of youth. The publishing world generally reacted rapidly to the evolution of the public since, unlike the schools, it lacks a captive audience and must*

Suzanne Pouliot, « L'édition québécoise pour la jeunesse au XXe siècle. Une histoire du livre et de la lecture située au confluent de la tradition et de la modernité », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 8, nº 2, 2005.

constantly find readers. With a few slight variations, the ideas that go through the 20th century reappear in the collections and series created for a diversified readership between 0 and 16 years of age.

À la fin du XIXe siècle, l'avènement d'un capitalisme commercial et l'arrivée de la presse, des magazines illustrés et du livre à dix sous modifient substantiellement les habitudes de consommation et de lecture de la petite bourgeoisie et de la classe ouvrière. C'est à la fin du siècle qu'apparaissent les premières collections commanditées par l'État et destinées au marché scolaire. Le Département de l'Instruction publique (DIP) fait éditer, imprimer et distribuer par ses inspecteurs les ouvrages les plus représentatifs des lettres canadiennes. Il finance ainsi des produits locaux qu'il a lui-même contribué à mettre en place avec l'instauration du système de distribution de livres de prix en 1856[1]. Ces modifications ont pour effet de bouleverser les anciennes pratiques littéraires ; elles préparent l'arrivée de l'éditeur professionnel dans les années 1920, arrivée qui coïncide avec l'émergence d'une littérature de jeunesse. C'est à partir de cette arrière-scène éditoriale que se constitue un discours sur la lecture.

Pour illustrer notre propos, nous nous attacherons à quelques maisons laïques et religieuses qui ont marqué par leur programme le paysage culturel du dernier siècle. L'analyse conduite sur les maisons d'édition montre qu'entre 1920 et 1960 la doxologie catholique ne faiblit pas. Sa situation de monopole ne la rend pas moins combative, aussi bien dans ses programmes éditoriaux que dans ses instruments d'accompagnement, au point où elle maintient une esthétique de la vérité contre une esthétique de la fiction. Pour illustrer la place occupée par les maisons d'édition tant laïques que religieuses, nous mentionnerons le tirage de certains titres qui ont façonné les imaginaires tout en jouant le rôle social de guide spirituel et littéraire qui leur était dévolu. L'importance que nous accorderons à l'une ou l'autre des maisons observées témoignera de sa contribution au maintien d'une société francophone en terre d'Amérique. En cherchant à pénétrer le marché du livre auprès des

1. Jacques MICHON, « Édition et innovation : le livre à un dollar », *Documentation et bibliothèques*, vol. 51, nº 2, avril/juin 2005, p. 97-106.

jeunes, les maisons d'édition ont employé divers moyens pour diriger et même contrôler leurs lectures.

Dès 1920, l'édition québécoise pour la jeunesse prend son envol avec *L'Oiseau bleu,* revue éditée par la Société Saint-Jean-Baptiste. Ce champ éditorial connaîtra un ralentissement à la suite de l'abolition de la loi Choquette en 1965, suivi d'une période de renaissance dans les années 1970. Nous retracerons ce périple éditorial en soulignant les faits marquants de cette production étalée sur plus de huit décennies, qu'on peut diviser en trois périodes historiques : les années de l'entre-deux-guerres (1920 à 1939), suivies des années de guerre et d'après-guerre (1940 à 1965) et, finalement, les 35 dernières années du dernier siècle. Pendant cette longue période éditoriale, la notion de jeunesse s'est élargie, englobant d'abord principalement les adolescents, puis l'enfance et, plus récemment, la petite enfance.

Les années d'émergence

Les années de l'entre-deux-guerres se caractérisent par l'apparition d'une presse catholique. L'édition de revues joue un rôle éducatif très important, car elle « permet d'encadrer le lecteur et de ne point le perdre de vue. De plus, son cycle éditorial court et récurrent permet d'encadrer rapidement et étroitement les apostolats qu'elle soutient[2]. » Le climat qui prédomine au lendemain de la Première Guerre mondiale favorise l'émergence d'organes de propagande pour la sauvegarde de la culture canadienne-française. C'est dans un tel terreau que voient le jour les revues *L'Oiseau bleu* (1920) et *L'Abeille* (1925), celle-ci initiée par les Frères de l'Instruction chrétienne, puis, en 1927, *La Ruche écolière,* qui deviendra *La Ruche littéraire* (1934-1945), propriété de l'écrivain Eugène Achard, également éditeur de la Librairie générale canadienne. C'est dans cette lancée que la « presse catholique s'est emparée de la presse à grand tirage destinée aux jeunes et a imposé ses normes morales et

2. Simone VANUCCI, « L'édition franciscaine ou la littérature au service de la religion », *Présence francophone,* n° 52, 1998, p. 146-147.

littéraires. Seules les œuvres jugées conformes à l'idéologie dominante étaient publiées, diffusées et publicisées[3]. »

Néanmoins, ces revues, et plus particulièrement *L'Oiseau bleu*, vont contribuer à établir un climat favorable à la production de livres pour l'enfance et la jeunesse. Il importe de préciser que ces revues ont été précédées par une cinquantaine de titres, dénombrés par Potvin[4], conçus à l'origine pour un public adulte. À ces titres s'ajoutent ceux lancés par la Librairie Beauchemin[5] avec sa « Bibliothèque canadienne », une collection de livres destinés, dès 1912, à l'usage premier de la récompense académique, achetée par les bibliothèques tant institutionnelles que paroissiales.

Cependant, en 1920, la production éditoriale canadienne-française destinée aux jeunes demeure faible. En outre, les autorités en place se rendent compte qu'il faut protéger le livre québécois de la forte concurrence étrangère, principalement française et belge. C'est ainsi qu'est

3. Anne-Marie CHARTIER et Jean HÉBRARD, *Le discours sur la lecture (1880-1980)*, Paris, Centre Georges Pompidou, 1989.
4. Claude POTVIN, *Le Canada français et sa littérature de jeunesse*, Moncton, CRP, 1981.
5. La Librairie Beauchemin, considérée comme le plus important éditeur littéraire du début du XXe siècle, produit plus de 400 titres destinés au grand public et à la clientèle des écoles et des collèges de 1900 à 1919. Elle reprend la collection Casgrain et lui ajoute de nouveaux titres jusque dans les années 1960. En 1912-1913, cette maison crée, sous le titre général de « Bibliothèque canadienne », une grande série de livres de récompense qui se compose quasi exclusivement de rééditions d'ouvrages parus au siècle précédent (soit 51 œuvres, selon Landry) ou au début du XXe siècle. Par exemple, les *Conteurs canadiens-français du XIXe siècle* d'Édouard-Zotique Massicotte, d'abord parus en un volume de 330 pages en 1902, constituent la matière de trois livres publiés en 1913 dans la collection « Dollard » (nos 315 à 317). Ainsi, de 1912 à 1914, 70 titres sont lancés, réunis dans six collections à l'effigie des héros de la Nouvelle-France, soit Dollard des Ormeaux, Montcalm, Maisonneuve, Mgr de Montmorency Laval, Champlain et Jacques Cartier. En 1915, un proche collaborateur de la maison, Émile Miller, chiffre à un demi-million le tirage initial de cette grande série de livres de récompense. Déjà, selon les *Annexes du rapport du surintendant de l'Instruction publique*, 113 000 exemplaires sont achetés pour une distribution dans les écoles. À la fin de 1919, 150 000 exemplaires (au-delà de 2 000 exemplaires par titre) ont ainsi été distribués par les inspecteurs (François LANDRY, *Beauchemin et l'édition au Québec. Une culture modèle 1840-1940*, Montréal, Fides, 1997).

adopté, le 8 mai 1925, un amendement au règlement scolaire qui oblige désormais les commissions scolaires à consacrer à l'achat d'ouvrages canadiens la moitié du budget réservé à l'acquisition de livres de récompense, pratique de remise de prix scolaires instaurée depuis le milieu du XIXe siècle[6] au Canada français et plus tôt en Europe francophone. Le Conseil législatif prend de cette façon une mesure favorable à la diffusion de livres canadiens dans les écoles primaires.

L'entrée en vigueur de la loi Choquette, le 1er janvier 1925, préconise la distribution d'œuvres de littérature canadienne comme récompenses scolaires et encourage ainsi l'essor de l'édition pour la jeunesse, suscitant de nouvelles initiatives éditoriales qui perdureront jusqu'en 1965, année de l'abolition des livres de récompense. Très tôt, les retombées éditoriales de cette loi se font sentir. C'est dans un tel contexte législatif que les communautés religieuses enseignantes, les Frères des écoles chrétiennes (FEC) et les Frères de l'Instruction chrétienne (FIC), lancent des collections pour répondre à leurs besoins apostoliques.

Les FEC éditent, en 1929, une trentaine de titres dans la collection « Apôtres de la jeunesse au pays laurentien », constituée de brochures d'une trentaine de pages qui relatent la vie des frères de la communauté. Le frère Marie-Victorin (1885-1944), né Cyrille Kirouac, est le plus célèbre de tous les auteurs publiés. À lui seul, il fournit la moitié des titres pour la jeunesse. La production éditoriale de cette communauté reflète sa vocation éducative : il lui importe de présenter des ouvrages attrayants et instructifs, où se trouvent intimement associées religion, science et littérature nationale, de façon à répondre aux vœux de l'abbé Casgrain, qui souhaitait une littérature qui fût croyante et canadienne. En 1939[7], les FIC offriront à leur tour à leurs élèves du secondaire une collection hagiographique, « Au service des jeunes ». Ces « courtes monographies de

6. À la suite d'une initiative de l'abbé Henri-Raymond Casgrain, le Département de l'Instruction publique de la province de Québec a offert, de 1876 à 1886, environ 175 000 volumes en guise de prix scolaires. La collection Casgrain proposait aux jeunes une série de titres choisis à même le corpus littéraire général.
7. Suzanne POULIOT, « Les collections hagiographiques des années 1940 et 1950 destinées aux jeunes québécois », Noëlle SORIN [éd.], *La mémoire comme palimpseste en littérature pour la jeunesse*, Québec, Nota bene, 2005, p. 43-62.

frères à l'usage des jeunes[8] » sont l'œuvre d'un auteur unique, Michel-Henri Gingras, dit frère Achille, mieux connu sous le pseudonyme de Guy Laviolette. La présence du permis d'imprimer, du *nihil obstat* et de l'*imprimatur* atteste du rôle joué par l'Église dans le choix des lectures qui sont destinées aux jeunes.

Sensiblement à la même époque et fort de l'expérience acquise dans la publication des périodiques *L'École canadienne* (1925), *La Ruche écolière* (1927-1934) et *L'École primaire* (1930), Eugène Achard[9], connu sous les pseudonymes de Lucien Rivereine, Henry Sargeant et Raoul Saint-Aimé, se lance dans l'édition de livres pour les jeunes. Il crée en 1927 la Librairie générale canadienne, qui sera également un service de librairie et de renseignements. Des 146 titres parus, 140 sont signés de lui ou de l'un de ses pseudonymes. Il offre aux jeunes des récits historiques de la Nouvelle-France ou du Canada du XIXe siècle. Son objectif est d'instruire, d'informer et de divertir tout en guidant le jeune lecteur sur les chemins de la lecture.

Pour Jacques Michon[10], c'est à cette époque que l'éditeur engagé dans une cause devient le nouveau héros de l'espace culturel. Avec lui, le rapport à l'auteur et au texte change. Albert Lévesque, l'éditeur pour la jeunesse le plus innovateur de son époque, dans la mesure où il agit à la fois comme *publisher* et comme *editor*, consacre une part notable de ses activités à la diffusion de livres canadiens-français pour les jeunes. Il crée aux Éditions Albert Lévesque huit collections qui leur sont destinées : « Les récompenses », « Contes et récits canadiens », « Nos animaux domestiques », « Rimes historiques », « Albums canadiens », « Figures canadiennes », « Les Gerbes » et « L'ABC du petit naturaliste ». Contrairement à Eugène Achard, Lévesque fait découvrir de nouveaux auteurs, dont Maxine. Il incite ses contemporains à écrire pour les jeunes et à adapter

8. Nathalie ROUSSEL, *Pour la gloire des vocations et de la nation : la littérature d'enfance et de jeunesse chez les frères de l'Instruction chrétienne*, AGRÉLQ, 2000.
9. Outre ses activités éditoriales, Achard est également cofondateur de la Société des écrivains pour la jeunesse et de la Société des éditeurs canadiens (Daniel CHARTIER, « ACHARD, Eugène », *Dictionnaire des écrivains émigrés au Québec 1800-1999*, Québec, Nota bene, 2003, p. 27).
10. Jacques MICHON, *op. cit.*, p. 98.

leurs travaux pour ce lectorat. En 1932, Maurice Hébert félicite l'éditeur pour ses initiatives et note que, s'il y a,

> en cette province, d'estimées maisons qui publient d'agréables livres de récompenses, bien canadiens, ce sont seulement les Éditions Albert Lévesque qui accomplissent un véritable travail d'édition, en s'adressant aux écrivains, en leur demandant des ouvrages pour enfants, en les encourageant à en écrire et en refusant les envois médiocres[11].

En plus de contribuer à renouveler le répertoire national des œuvres pour la jeunesse, Lévesque réunit des feuilletons et des nouvelles déjà parus dans divers journaux.

De son côté, la Librairie Granger frères, éditrice de manuels scolaires, lance en 1926 un album annuel de divertissement, *L'annuaire Granger pour la jeunesse*[12], qui paraîtra jusqu'en 1929 et disparaîtra au profit de la « Bibliothèque de la jeunesse canadienne », en tous points semblable à celle de la Librairie Beauchemin. Elle réédite également de nombreux titres du XIXe siècle et chapeaute six collections destinées au marché du livre. À la fin des années 1930, l'éditeur prend la relève des Éditions Albert Lévesque, dont il achète le fonds, et recrute ainsi l'historienne et romancière Marie-Claire Daveluy. Il édite la série complète des « Perrine et Charlot », précédemment parue dans *L'Oiseau bleu*. En sus de ces initiatives éditoriales, Granger stimule l'édition de documentaires en rééditant la collection « L'ABC du petit naturaliste », d'abord parue aux Éditions Albert Lévesque.

En somme, à partir de 1925, si les éditeurs se rapprochent des jeunes par les sujets traités ainsi que par une mise en page adaptée à leurs capacités de lecture, et s'ils leur offrent des collections et des récits qui conviennent aux besoins de leur âge, c'est dans l'espoir de voir leurs

11. Suzanne POULIOT, « Les éditeurs pour la jeunesse », Jacques MICHON [éd.], *Histoire de l'édition littéraire au Québec au XXe siècle*, vol. I, Montréal, Fides, 1999, p. 376.
12. C'est un recueil d'articles, de contes, de chansons à caractère patriotique et édifiant. Cet almanach ne connaîtra pas de suite régulière.

titres sélectionnés par les institutions d'enseignement. Cherchant à se conformer au discours doxologique qui a cours, un champ éditorial pour la jeunesse se constitue, marqué par une série d'indications discursives qui en balisent le parcours. Les préfaces, les dédicaces et les autres manifestations paratextuelles orientent les jeunes vers le Bien, le Vrai et le Beau.

En dépit des mesures incitatives prises pour constituer une littérature pour la jeunesse nationale, seulement « [c]ent vingt-cinq ouvrages pour les jeunes ont été publiés au cours des années 1930, ce qui fait au total moins de 200 titres en 20 ans, rééditions comprises[13] ». Parmi les titres publiés, soulignons, comme exemples d'innovation éditoriale, les documentaires sur la géographie et sur les sciences naturelles, qui visent à favoriser le goût pour la science par la médiation de la lecture dans la foulée des travaux réalisés par le frère Marie-Victorin[14].

Les offres de lecture répondent largement aux attentes des prescripteurs officiels, qui s'inscrivent dans le sillage de l'abbé Bethléem[15] et du père Sagehomme[16]. Paul-Émile Farley, c.s.v.[17], Albert Pelletier, critique littéraire, et Maurice Hébert, journaliste au *Canada français*, se font les

13. Édith MADORE, *La littérature pour la jeunesse au Québec*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal express », 1994, p. 21.
14. « Les années 1930 voient apparaître de nombreux ouvrages d'histoire naturelle pour les jeunes. Le frère Marie-Victorin, en créant l'Institut botanique et les Cercles des Jeunes Naturalistes, est à l'origine du mouvement. En 1935, il dédie sa *Flore laurentienne* aux jeunes, particulièrement aux 10 000 jeunes gens et jeunes filles des Cercles des Jeunes Naturalistes. » (*Ibid.*, p. 20.)
15. Il publia en 1904 *Romans à lire et à proscrire. Essai de classification du point de vue moral des principaux romans et romanciers de notre époque (1800-1922) avec notes et indications pratiques*. Cet ouvrage connut onze éditions, la dernière datant de 1932.
16. Le père Georges Sagehomme, s.j., a publié *Répertoire de 22 000 romans et pièces de théâtre appréciés* en 1926. À cette première édition s'est ajoutée une deuxième, augmentée de 5 000 titres, en 1929. En 1931, le répertoire est édité chez Casterman, selon un classement par auteur, et intitulé désormais *Répertoire alphabétique avec indication de la valeur morale de leurs 32 000 ouvrages*.
17. Paul-Émile Farley écrit un « ouvrage à l'usage des commissions scolaires, des professeurs et des parents [...] qui désirent procurer aux enfants une lecture saine, appropriée à leur âge. » (Jean-Paul FARLEY, *Livres d'enfants*, Montréal, Les Clercs de Saint-Viateur, 1929, p. 7.)

gardiens d'un idéal littéraire pour la jeunesse et proposent même une bibliothèque pour les jeunes. Le discours éditorial sur la lecture répond aux directives énoncées en 1926 dans *L'Enseignement primaire* par Cyrille Delage, surintendant de l'Instruction publique, qui conseille des livres bien écrits, d'inspiration saine et convenant à la jeunesse, mais également des livres intéressants et instructifs. Pendant cette période, les prescripteurs veillent à ce que les maisons d'édition n'offrent à leur jeune lectorat que des ouvrages qui répondent à l'idéologie ultramontaine de l'époque, préoccupée par le développement moral des jeunes :

> Encourager la lecture tout en évitant de bouleverser l'univers mental d'une jeunesse prometteuse, voici une mission dont la littérature canadienne peut légitimement s'enorgueillir. Conformiste, bercée d'idéalisme historique, utilitaire, elle se plie en général aux directives des censeurs[18].

Outre la dimension censoriale qui teinte et freine la production éditoriale, une des caractéristiques de cette période est la carence de livres canadiens-français, qui rend difficile l'application de la Loi de 1925, du moins pour la Commission scolaire catholique de Montréal (CSCM), qui achète environ 200 000 livres de prix par année. Dans son catalogue annoté, Beauchemin fait remarquer

> que la partie consacrée à l'enseignement proprement dit, constitue l'un de nos plus importants champs d'action, et que cette partie contient un choix abondant d'excellents ouvrages, fidèlement tenus des besoins et des événements. Dans notre vie moderne, où la lutte pour se frayer son chemin dans le monde a pris depuis peu un tel caractère d'acuité, il importe au plus haut point que les livres destinés aux écoles soient tout ce qu'il y a de plus récent et de mieux fait[19].

18. François LANDRY, *op. cit.*, p. 247.
19. Librairie Beauchemin, *Catalogue annoté des publications*, Catalogue n° 27, Montréal, s.d., p. 2.

Contrairement à la décennie précédente, les années 1930 ne sont pas témoins d'événements majeurs en ce qui concerne l'édition pour la jeunesse. Elles voient plutôt se développer une infrastructure qui, mise en place au cours de la décennie précédente, se renforce dans les années 1940, à la faveur de la guerre. En 1937, sous la direction du père Martin, l'avènement de la revue bimensuelle critique *Mes Fiches,* parue à la suite d'une vaste enquête de la JÉC sur la lecture des jeunes[20], laisse entrevoir momentanément un changement de cap discursif. Cependant, lorsque la revue présente ses fiches-synthèses de roman, au milieu de 1937, le discours éditorial redevient doxologique, car les romans recensés le sont pour leur valeur nationaliste et religieuse. Ils sont présentés comme des œuvres exemplaires destinées à la jeunesse catholique.

La décennie suivante profite d'un climat éditorial qui favorise le recyclage par Beauchemin et Granger des collections de livres pour la jeunesse lancées par Lévesque. Au moment où l'on voit se mettre en place une économie de marché axée sur la consommation et la publicité, les maisons d'édition tentent par diverses stratégies de développer encore plus le goût de la lecture chez les jeunes en leur offrant des revues, des bandes dessinées et des romans scouts conformes à la *doxa.* Un nouveau discours éditorial, davantage centré sur la dimension ludique associée à la lecture vécue comme une aventure, voit le jour et enclenche l'apparition de collections d'albums et de romans.

---

20. « Les résultats de cette enquête ne seront pas publiés. Le journal *JÉC* se contente de mentionner l'enquête dans son numéro de mars 1937, p. 8-9. Le père Martin nous dit que l'enquête aurait montré que les jeunes lisaient peu, n'importe comment et n'importe quoi. Une action s'imposait : développer un goût pour la lecture et surtout pour des lectures structurées. Dans l'Église, l'ère de la censure répressive était révolue. Aux interdits du passé, on opposait une action positive et une action concertée avec les laïcs. Il s'agissait moins d'interdire les mauvaises lectures que de donner au lecteur les outils nécessaires pour le prémunir contre les influences néfastes. Il s'agissait d'orienter le jeune lecteur vers des œuvres de qualité, de haut savoir intellectuel, recommandables, et dans tous les domaines du savoir. Les interdits devaient être remplacés par une invitation à une lecture chrétienne des textes et des œuvres. Aux lectures hétérodoxes d'ouvrages devenus incontournables, on opposait une lecture adaptée et compétente. » (Jacques MICHON, *Fides. La grande aventure éditoriale du père Paul-Émile Martin,* Montréal, Fides, 1998, p. 29, note 18.)

Les années de prospérité et de déclin

La Deuxième Guerre mondiale et la Loi du séquestre national[21], adoptée en 1940, ont pour effet de susciter un essor éditorial sans précédent. Cinq nouvelles maisons d'édition voient le jour, deux religieuses et trois laïques : les Éditions Variétés (1940-1951), Fides (1941-), les Éditions de l'Arbre (1941-1948), l'Apostolat de la presse (1947-1966) et les Éditions Jeunesse (1948-1951). Hormis les Éditions Jeunesse, qui se consacrent exclusivement à cette littérature, les autres maisons allouent à la jeunesse une part importante de leur production, car elles doivent répondre à la nouvelle demande de livres créée par la loi sur l'Instruction publique, promulguée en 1943 par le gouvernement Godbout, qui rend obligatoire la fréquentation scolaire pour les 6-14 ans[22]. Ainsi, outre le fait que les maisons d'édition ont à alimenter de livres français les librairies et les bibliothèques scolaires et municipales privées depuis le début de la Deuxième Guerre mondiale, elles ont à répondre à une nouvelle demande, suscitée par la création d'une section classique dans les écoles publiques, qui recherchent des textes adaptés à cette population étudiante.

---

21. En 1940, le premier ministre Mackenzie King accorde aux éditeurs canadiens-français l'autorisation de reproduire des œuvres françaises non disponibles sur le marché. À cette fin, les éditeurs n'ont qu'à solliciter une licence (au coût de 10 $ par impression) et à verser 10 % des revenus obtenus par l'exploitation de ces licences au Bureau du séquestre des biens ennemis, ces sommes devant être remises aux auteurs et aux éditeurs français à la fin du conflit. Cette situation exceptionnelle fut à la source d'un développement sans précédent de l'édition littéraire, incluant la littérature pour la jeunesse. Comme l'explique Jacques Michon, « [l]es réimpressions des œuvres françaises autorisées par un arrêté ministériel du gouvernement fédéral devaient d'abord répondre aux besoins intérieurs de la librairie canadienne et des maisons d'enseignement. L'absence de douane sur les livres en langue étrangère importés aux États-Unis et la facilité d'approvisionnement en papier favorisaient également le développement des entreprises canadiennes. » (Jacques MICHON, « Les Éditions de l'Arbre, 1941-1948 », *Voix & Images*, hiver 1989, nº 41, « L'édition littéraire au Québec », p. 194-210.)
22. Selon les données de la Commission des Finances et de Législation du Comité catholique, en 1938-1939, 41 000 enfants de 7 à 14 ans n'ont aucunement fréquenté l'école et, sur les 432 296 inscrits, le taux d'absence s'élève en moyenne à 15 % par jour.

Dans le contexte de la guerre, l'édition québécoise avait comme objectif la circulation des titres épuisés et nécessaires à l'enseignement de la langue et de la littérature. C'est dans cet esprit que voient le jour les Éditions de l'Arbre, dirigées par Robert Charbonneau et Claude Hurtubise de 1940 à 1948, alors que certaines maisons comme Beauchemin et Granger frères profitent de l'occasion pour augmenter leur production.

La Loi de 1943 a suscité une réforme scolaire axée sur le développement de l'intelligence. À cette fin, lit-on dans le procès-verbal du 25 février 1943 de la Sous-commission du programme d'études élémentaires du Comité catholique,

> [l]a méthode active devra être constamment à l'honneur afin de laisser à l'enfant le libre jeu de ses facultés ; de favoriser le développement de ses dispositions naturelles et, par la suite, de rendre l'école vraiment attrayante.

En conséquence, parce qu'on veut démocratiser l'école, on veut la centrer sur les besoins de l'enfant. Dans cette optique, l'école n'enseignera que les matières essentielles à la formation de l'homme, du citoyen et du chrétien. C'est pourquoi on recommande d'utiliser des méthodes qui tiennent compte des besoins et des aptitudes de l'enfant, qui développent son initiative et sa liberté et forment sa personnalité.

Dès son entrée en scène, Fides, la maison d'édition de la Congrégation Sainte-Croix, souscrit au courant pédocentrique énoncé par la Sous-commission. Sous le signe de l'humanisme intégral du philosophe Jacques Maritain, qui cherchait à concilier la vérité révélée et les valeurs temporelles[23], le programme éditorial s'inscrit dans la foulée d'*Un programme de lecture*, paru 1er juin 1939, auquel s'ajoute, à la mi-juin, *Le problème de lectures*, qui fait suite à la Campagne nationale pour une saine lecture. La maison offre à lire des romans historiques, des hagiographies, des contes et des légendes ainsi que des albums pour

23. Pour de plus amples informations, consulter Jacques Michon, *Fides. la grande aventure éditoriale du père Paul-Émile Martin.*

encourager, chez les jeunes, de meilleures habitudes de lecture, tout en répondant aux méthodes préconisées par le DIP.

Pendant les années 1950, Fides réédite, à la faveur de l'après-guerre, la collection de quatre titres de la série « Alfred », illustrée par la Maîtrise d'arts[24] et signée par Pauline Lamy et Alex Pelletier (pseudonyme d'Alexandrine Pelletier, née Leduc). Cette populaire série incarne les nouvelles valeurs pédagogiques. Lancée en 1942 et 1943, cette collection a connu, à l'origine, des tirages de 20 000 exemplaires par titre et correspond par son propos à ce que Réal Michaud souhaite pour l'adolescent dans son article « Nos jeunes lisent mal » : « [l]'adolescent doit tendre vers des lectures qui le mettent en contact avec les valeurs essentielles, les formes supérieures d'expression et de pensée [...][25] ».

C'est dans ce même esprit qu'il faut comprendre la portée de la collection « La grande aventure », dirigée par Clément Saint-Germain. Cette collection constitue un exercice de recyclage de textes déjà publiés et vise à éduquer la jeunesse[26] en offrant des contes religieux ou folkloriques, des biographies romancées, des romans historiques et d'aventures et des romans scouts, inspirés du modèle français de la collection « Signe de piste ». À ce palmarès s'ajoutent cinq revues, *Hérauts* (1944), *Claire* (1957) et *Le Petit Héraut* (1958), qui devient en 1960 la revue *Fanchon et Jean-Lou*, bientôt remplacée par *L'Escholier*, qui tous pénètrent le milieu scolaire.

---

24. D'après Françoise Lepage, il s'agit d'une « coopérative d'artisanat fondée en 1939 par Louis Parent (1908-1982), professeur à l'école du meuble de 1937 à 1974, auquel se sont joints ses amis, anciens élèves de l'École des beaux-arts de Montréal. » (Françoise LEPAGE, *Histoire de la littérature pour la jeunesse. Québec et francophonie du Canada, suivie d'un Dictionnaire des auteurs et des illustrateurs*, Orléans, David, 2000, p. 674.)
25. Dans cet article, l'auteur révèle que les jeunes s'alimentent de sous-produits comme les bandes dessinées et les romans à dix sous. De plus, ils lisent non seulement des revues américaines et canadiennes médiocres, mais également des journaux à scandale (Réal MICHAUD, « Nos jeunes lisent mal », *Cahiers d'action catholique*, n° 122, octobre 1950, p. 68).
26. D'après le discours éditorial, la dénomination « jeunesse » chapeaute une réalité très large chez Clément Saint-Germain. La collection s'adresse autant aux enfants qu'aux jeunes et aux adolescents.

La revue *Hérauts*[27], fleuron de Fides, contient 90 % de bandes dessinées. Tirée à 100 000, puis à 80 000 exemplaires, la revue sera coéditée avec cinq autres revues[28] à partir de 1948 et donnera naissance à quatre collections : « Albums du gai savoir », « Jeunes intrépides », « Légendes dorées » et « Contes de maman Fonfon ». La conception de la lecture des nombreuses revues éditées par Fides est imprégnée de militantisme chrétien, puisque lire n'est pas une fin en soi, mais plutôt un moyen d'agir en chrétien dans le monde, selon la formule consacrée par la JÉC : « Voir-juger-agir ». Fides a publié des collections de bandes dessinées religieuses pour contrer les *comic strips* américains, appuyé en cela tant par le cardinal Paul-Émile Léger[29] que par Guy Boulizon[30]. Mentionnons que, chez Fides, le livre est autant un outil culturel[31] qu'un instrument d'évangélisation, comme en témoignent les titres des collections « Figures angéliques » (1952), « Aventuriers du ciel » (1958) et « Les Gloires oubliées » (1958).

27. Créée en 1944, la revue est la traduction de *Timeless Topix*, produit par la Catechical Guild de Saint Paul (Minnesota, États-Unis).
28. Les revues concernées sont *Jeunesse* (FÉC), *L'Abeille* (FIC), *Ave Maria* (Frères de Saint-Gabriel), *Stella Maris* (Frères Maristes) et *L'Éclair* (Frères du Sacré-Cœur).
29. Un événement malheureux survenu en 1948, au Yukon, est à l'origine d'une campagne contre la bande dessinée. Le gouvernement canadien renforce l'article 150 du Code criminel sur l'obscénité et crée un comité sénatorial chargé d'étudier la question. À Montréal, Gérard Tessier, appuyé par le cardinal Paul-Émile Léger, lance une croisade contre les publications malsaines. Dans son livre intitulé *Face à l'imprimé obscène*, il prononce un vif réquisitoire contre les *comics* américains et les revues frivoles provenant de France (Michel VIAU, *BDQ. Répertoire des publications de bandes dessinées au Québec des origines à nos jours*, Laval, Mille-Îles, 1999).
30. Cet homme-orchestre, auteur de contes et de romans, écrits seul ou en collaboration avec Jeanne Boulizon, a présidé l'Association des écrivains pour la jeunesse en 1950 et a assuré la direction des Éditions Beauchemin en 1952, en plus de remplir de nombreuses autres fonctions officielles.
31. Le père Martin a pris soin de préciser dans son article « À nos lecteurs » que « ce n'est pas tout d'indiquer ce qu'il faut lire et ce qu'il ne faut pas lire ; il est d'une importance souveraine de poser le problème des lectures dans toute son ampleur, de le situer dans le cadre réel qui est celui de l'humanisme intégral à atteindre [...] » (Paul-Aimé MARTIN, c.s.c., « À nos lecteurs », *Lectures*, tome 1, n° 1, septembre 1946, p. 3).

Françoise Lepage[32] signale que la biographie pour la jeunesse a été florissante au Québec de 1940 à 1960, à un tel point qu'elle considère cette époque comme une sorte d'apothéose de la biographie et de l'hagiographie, imputable à une vague de béatifications et de canonisations sous le pontificat de Pie XII. Plus de 100 titres ont paru pendant ces 20 ans (53 dans les années 1940, 57 dans les années 1950), précédant une chute vertigineuse après 1960 (11 titres dans les années 1960 et 2 titres dans les années 1970). Jusqu'en 1960, les biographies pour la jeunesse traitent essentiellement de personnages historiques ou religieux. Le phénomène est encore plus remarquable si l'on considère la faveur dont ce genre littéraire a bénéficié dans les établissements d'enseignement, ce dont témoignent des tirages exceptionnellement élevés. L'auteure note que ce genre très malléable a revêtu la forme tant du théâtre que de la biographie romancée. La dimension didactique des biographies en faisait une lecture recommandée par le clergé comme par l'institution scolaire.

Les biographies répondaient au nouveau projet éducatif de scolarisation des 6-14 ans, mais leur popularité s'explique également par des motivations économiques et commerciales : certains éditeurs, soucieux de combler la demande de livres instructifs à distribuer en prix, s'empressent de créer des collections entièrement consacrées à ce genre littéraire. C'est dans un tel contexte que la collection « La grande aventure » voit le jour chez Fides. Destinée aux jeunes de 12 à 16 ans, elle donne à lire des vies de saints, des scènes de la Bible et des romans missionnaires. Les FIC, quant à eux, mettent sur pied la collection de biographies historiques « Gloires nationales », composée de 10 titres dans sa première version et de 25 dans la version remaniée de 1943. Écrite par un auteur unique, Guy Laviolette, également auteur d'une collection hagiographique parue 10 ans plus tôt et considérée comme le porte-étendard de la lecture en voie de rajeunissement, cette nouvelle collection a contribué à développer l'éducation patriotique. Elle connaîtra de nombreuses réimpressions et des tirages impressionnants, estimés à 110 000 exemplaires. Cette communauté éditrice propose aux jeunes des

32. Françoise LEPAGE, « Biographies pour la jeunesse et romans d'aventures au Québec », *Cahiers de la recherche au Québec*, vol. 3, nº 3, 1996, p. 465-480.

modèles historiques, religieux et moraux conformes à son mandat de maison enseignante. Françoise Lepage souligne que, « si les saints sont les intermédiaires de Dieu sur terre, les personnages historiques en sont les instruments. À ce titre, les héros sont investis d'un caractère sacré qui les élève au rang de demi-dieux[33] ». Ainsi réalisée,

> la biographie répond au projet éducatif que nourrissaient les élites à l'égard des jeunes générations : leur faire connaître leur histoire et ceux qui l'ont faite, afin qu'elles soient fières et que, partageant cette fierté et ces racines communes, elles sachent former un peuple[34].

À Sherbrooke, l'Apostolat de la presse, maison d'édition religieuse italienne fondée en 1947, emboîte le pas et commence sa production éditoriale pour promouvoir des valeurs chrétiennes et humaines. Elle s'adresse « à des esprits en formation, à des personnes chez lesquelles les pouvoirs critiques sont encore presque absents[35] », privilégiant les albums religieux ou les contes accompagnés d'illustrations pour les jeunes enfants. De 1949 à 1961, les pauliniens publient 164 titres, répartis en 18 collections de fiction et de documentaires, incluant des albums religieux, des albums à colorier et des manuels de savoir-faire, destinés tant aux garçons qu'aux filles, en plus de titres qui n'appartiennent à aucune collection. La Société Saint-Paul s'est donné pour mission de répandre la Parole de Dieu à travers le monde par le biais des médias de masse. Les tirages moyens ont été de 190 000 exemplaires pour la période de 1949 à 1954 et de 125 000 exemplaires pour les années 1955 à 1961. Lancée en 1951, la collection « Romans missionnaires », constituée de 24 titres, représente à elle seule 12,6 % des livres parus. En 1949, la collection « Jeunesse de tous les pays », destinée aux adolescents, voit le jour.

Comme Fides, l'Apostolat de la presse a privilégié le créneau des adolescents, qui représente 62 % de la production totale pour l'enfance

33. *Ibid.*, p. 468.
34. *Ibid.*, p. 470.
35. Josée Marcoux, *Littérature jeunesse au Québec. Médiaspaul Éditions Paulines 1947-1995*, Montréal, Médiaspaul, 2000, p. 88.

et la jeunesse[36]. Pour cette communauté éditrice, il s'agit de faire de la littérature de jeunesse le lieu de l'illustration d'actions héroïques ou vertueuses, en énonçant une morale en action, composée de traits de courage et de vertus dans le cadre narratif du conte ou du roman.

Fondées en 1949, les Éditions Jeunesse, coopérative d'édition de l'Association des écrivains pour la jeunesse, vont tenter de combler le vide laissé par la disparition de maisons d'édition[37] à la fin des années 1940 en lançant quelques nouveautés. La revue *Relations*, sous la plume de Guy Courteau, commente les illustrations de Daniel Lareau publiées aux Éditions Jeunesse en 1949, avec un texte de Béatrice Clément, dans *Les Découvertes de Michel* :

> [d]e fines et nombreuses illustrations de M. Daniel Lareau, gérant des Éditions Jeunesse, rendent encore plus pimpantes [*sic*] cette plaquette que les jeunes dégusteront avec joie et profit. Mieux que par des discours et des lois, Mlle Clément et M. Lareau ont trouvé le moyen de combattre pratiquement les *Comics* : ils offrent aux jeunes ce qu'ils réclament à grands cris : des livres bien écrits et bien illustrés. Éducateurs, réclamez *Les Découvertes de Michel* aux Éditions Jeunesse[38].

36. Josée Marcoux note que, « [d]epuis son arrivée au Québec en 1947, la Société Saint-Paul s'est toujours intéressée à la production d'œuvres pour la jeunesse en lui réservant 50 % de son espace éditorial » (*ibid.*, p. 12).
37. Fondées en 1940 par le tandem Dussault et Péladeau, les Éditions Variétés quittent la scène éditoriale en 1951. Pendant les années de guerre et d'après-guerre, elles ont publié pour les jeunes 550 titres, une vingtaine de collections et une trentaine de séries qui couvrent tous les genres, allant du roman scout à l'album à colorier en passant par le conte et la légende, soit la moitié de leur production totale. Les collections, constituées de rééditions européennes appartenant au domaine public, occupent la première place, suivies de près par des albums animaliers traduits de l'américain. Ainsi que le mentionne Noëlle Sorin, les Éditions Variétés collaborèrent à « la construction de la cathédrale » du savoir littéraire, comme aimait le souligner André Dussault. Foncièrement laïques, elles « échappèrent à la mainmise de l'Église et favorisèrent la circulation d'un certain libéralisme intellectuel ». Elles appliquèrent des stratégies éditoriales de regroupement des titres en collections, voire en séries (Noëlle SORIN, *La littérature pour la jeunesse aux éditions Variétés 1940-1951*, Sherbrooke, GRÉLQ, 2001, p. 9).
38. Guy COURTEAU, « Les découvertes de Michel », *Relations*, mai 1950, n° 113, p. 150.

Deux tendances s'observent entre les années 1950 et 1965 : d'une part, le

> conservatisme, soutenu par le pouvoir civil et religieux, qui se manifeste non seulement dans la biographie, mais aussi dans les écrits destinés aux adolescents et, d'autre part, l'éclosion de dynamisme qui va contribuer à dégager la littérature de son carcan didactique et moralisateur[39].

Pendant cette période, la production atteint près de 320 titres, rééditions comprises. Cette époque prend fin en 1965 avec la loi Choquette, qui a pour principale conséquence la suppression des livres de prix de fin d'année, imputable indirectement à une commission d'enquête créée le 2 avril 1963 (dont le rapport est communément appelé « rapport Bouchard », du nom de l'enquêteur Maurice Bouchard[40]), mais aussi à un besoin de valoriser autrement la lecture et la littérature pour la jeunesse.

Si cette décision porte un coup fatal à l'édition pour la jeunesse, un ensemble de facteurs convergents, liés à la révolution culturelle et à la politique des années 1960, instaure néanmoins une nouvelle dynamique dès le début des années 1970, qui a pour effet de susciter une réorganisation complète de la profession et qui sert la montée en puissance de l'éditeur culturel[41]. Dans ce contexte, les maisons d'édition comme la Librairie Beauchemin, les Éditions Jeunesse[42], l'Apostolat de la presse

39. Françoise LEPAGE, *Histoire de la littérature pour la jeunesse. Québec et francophonie du Canada, suivie d'un Dictionnaire des auteurs et des illustrateurs*, p. 202.
40. C'est à la demande du Conseil supérieur du livre, créé en 1961, de concert avec l'Association des éditeurs canadiens, la Société des libraires canadiens et la Société des libraires grossistes, que cette commission fait enquête sur tous les aspects de la production, de la vente et de la distribution du livre au Québec. Le milieu de l'édition participe activement, bien sûr, à cette « bataille des livres ».
41. Ignace Cau regroupe les maisons d'édition selon quatre paradigmes : culturel, économique, idéologique et économicoculturel.
42. Au début des années 1960, Béatrice Clément demande à Réal d'Anjou, directeur des éditions Pélican à Québec, de se porter acquéreur des Éditions Jeunesse. C'est au Salon du livre de Québec que les nouvelles Éditions Jeunesse sont officiellement lancées.

(devenu les Éditions Paulines), Leméac[43] et Fides[44] participent à ce changement de paradigme éditorial et proposent timidement des collections qui reflètent les premières tendances de la modernité tant sur le plan formel que sur celui des sujets traités. Ainsi, en 1960, les éditions du Centre pédagogique de Québec inaugurent la publication d'une collection de plus de 20 titres destinée aux 10 à 12 ans, « Les petits jaseurs ». Il s'agit de romans de 90 pages qui mettent en scène des écoliers construisant des « camps » et jouant aux Indiens. À celle-ci s'ajoutent les collections destinées aux 6 à 8 ans : « Le canoë d'argent », « Grand-père Cailloux raconte » et « Nature ».

Les Éditions Jeunesse, quant à elles, lancent « Pleins feux », collection destinée aux 14 ans et plus, ainsi que « Brin d'herbe », « Vent d'avril » et « Menestrel ». Dans le but de faire connaître les héros de l'épopée canadienne, les Éditions mettent sur le marché la collection « Panache », de Béatrice Clément, composée d'ouvrages présentés dans un format à l'italienne et illustrés par Serge Tousignant, Guy Paradis, Étienne

43. Fondée en 1957 par Gérard Leméac, cette maison lance la même année trois contes d'Hélène Flamme, qui inaugurent la collection « Joie de lire ». Jusqu'en 1968, cet éditeur publie de trois à quatre livres par année, dont plusieurs sont sélectionnés par la Commission scolaire catholique de Montréal (CSCM) et distribués lors de la remise des prix de fin d'année, ce qui leur procure un débouché fort appréciable.

44. Chez Fides, constate Jacques Michon, la crise de la littérature de jeunesse est visible dans toutes les collections, dans leur contenu comme dans leurs tirages : d'abord, aucune nouvelle collection n'est créée de 1965 à 1973 ; une collection tardive comme « Les quatre vents », créée en 1964 et constituée de classiques de la littérature française et canadienne pour les jeunes, ne fait paraître que trois titres en quatre ans ; la plupart des titres des autres collections ne sont plus réédités ou réimprimés après 1963 ; lorsque certains titres réussissent à se maintenir, comme ceux de Félix Leclerc, leurs tirages sont révisés à la baisse ; des milliers d'exemplaires des « Albums du gai lutin », immobilisés dans des entrepôts, sont distribués gratuitement dans les parcs durant l'été 1963 ; la même année, la publication de nouveaux titres dans l'« Alouette des jeunes » est interrompue, et les tirages passent de 15 000 à 7 500 exemplaires ; en 1964, des centaines de volumes de la collection « Le pélican » sont mis au pilon, d'après les fiches de tirage de l'ACÉF (Archives de la Corporation des Éditions Fides) ; et les tirages initiaux des collections qui s'étendent au-delà de 1964 fondent sérieusement. Par exemple, après 1963, les tirages des « Albums de l'arc-en-ciel » passent de 5 000 à 1 500 exemplaires (Jacques MICHON, *Fides. La grande aventure éditoriale du père Paul-Émile Martin*, p. 271).

Gauthier, Gabriel Perrault et Cécile Gagnon : *Jacques Cartier* (1962), *Hélène Boullé* (1964), *Samuel de Champlain* (1964) et *La terre est ronde* (1962). La même maison publie également sept titres de Monique Corriveau, dont *Le wapiti*, roman réédité plus tard par Fides. De son côté, Beauchemin fait appel à Yves Thériault, qui publie en 1963 une série de contes reliés à l'histoire et à la géographie du Canada : *Les aventures de Ti-Jean, Avéa, le petit tramway* et *Nauya, le petit eskimo.*

Selon les données recueillies par Ignace Cau[45], les œuvres pour la jeunesse constituent en 1962 14 % des titres publiés au Québec. De 1960 à 1964, une quarantaine de titres paraissent. Parmi eux, quelques romans[46] seront réédités 20 ans plus tard chez Fides.

En 1965, pour contrer la concurrence franco-belge, les Éditions Lidec (acronyme pour les Librairies des écoles chrétiennes) lancent la collection « Lidec-Aventures », constituée de trois séries : « Volpek », « Unipax » et « Capitaine Jolicœur », parues de 1965 à 1968. Pour réaliser cette entreprise éditoriale, Lidec fait appel à Yves Thériault, Maurice Gagnon et Robert Hollier. Par sa sélection auctoriale, Lidec veut donner du prestige à sa nouvelle collection ; son catalogue spécifie que « les ouvrages de la collection "Lidec-Aventures" offrent des éléments d'une véritable formation de l'homme et [...] tendent vers le sens profond et fondamental de l'amitié [...] entre les hommes de bonne volonté[47] ».

Tous les titres ont un format identique à celui des Bob Morane, que la collection tente de concurrencer. Seul le premier titre de la série « Volpek », *La montagne creuse*, a été réédité, chez Lidec, en 1970. *Les dauphins de monsieur Yu* et *La bête à 300 têtes*, quant à eux, ont été réédités en braille par l'Institut Nazareth et l'Institut Louis-Braille à Longueuil dans les années 1970, alors que la série « Volpek » a été rééditée entre 1980 et 1982 par le Centre éducatif et culturel.

---

45. Ignace Cau, *L'édition au Québec de 1960 à 1977*, Québec, Ministère des Affaires culturelles, coll. « Civilisation du Québec », 1981, p. 183.
46. *Le secret de Vanille* (1959, 1981) et *Le wapiti* (1964, 1978), de Monique Corriveau ; *Surréal 3000* (1963, 1981), de Suzanne Martel, et *Agouhanna* (1963, 1981), de Claude Aubry.
47. *Catalogue Éditions Lidec*, s.d., p. 30.

En dépit de l'arrivée de ces nouvelles collections, la production annuelle décroît dangereusement. En 1965, une quinzaine de titres sont publiés. En 1967, selon les données d'Ignace Cau, la littérature de jeunesse ne constitue pas plus de 1 % de la production éditoriale du Québec, avec seulement sept titres. Six titres voient le jour en 1969 et moins de dix en 1970. Pendant cette décennie, quatre périodiques meurent aussi vite qu'ils sont nés : *Activités dirigées* (1960-1963), *Escholier* (1961-1965), *Le Journal des jeunes* (1965-1967) et *Le Journal des petits* (1965-1967).

Pendant sa période d'émergence et les années de prospérité et de déclin qui suivent, l'édition pour la jeunesse va tour à tour recycler des ouvrages du XIXe siècle qui n'étaient pas destinés aux jeunes et encourager les auteurs du XXe siècle à écrire pour ce public, tout en veillant à ce qu'ils se conforment aux critères esthétiques et axiologiques qui dominent alors. Les maisons d'édition tant religieuses que laïques lancent revues, collections romanesques et albums à la faveur des lois qui les encouragent à publier.

Les années de renaissance

Instrument de promotion et de diffusion, comme le précise Jacques Michon, le livre demeure l'outil le plus efficace pour construire une culture commune[48] et la transmettre à tous. En somme, la résurgence d'une édition littéraire originale et dynamique pour la jeunesse s'inscrit dans les derniers soubresauts de la Révolution tranquille. Les auteurs et éditeurs conclurent à cette époque un partenariat symbolique pour défendre une cause commune : faire lire et faire vendre des livres[49]. Un discours sur la lecture ludique s'inscrit alors dans les catalogues

48. Jacques MICHON, « L'édition au Québec entre l'autonomie culturelle et les logiques marchandes », Jacques MICHON et Jean-Yves MOLLIER [éd.], *Les mutations du livre et de l'édition dans le monde du XVIIe siècle à l'an 2000*, Sainte-Foy/Paris, Presses de l'Université Laval/L'Harmattan, 2000, p. 316-323.
49. Marie-Pier LUNEAU, « Pour le meilleur et pour le pire : évolution des figures auctoriale et éditoriale au Québec », *Documentation et bibliothèques*, vol. 51, nº 2, avril/juin 2005, p. 69-78.

d'éditeurs, cependant qu'on développe un matériel promotionnel composé de chemises et de signets.

Pour changer la tournure des événements, plusieurs efforts vont converger vers un même objectif : faire revivre la littérature de jeunesse et son édition. C'est dans un tel contexte que l'organisme à but non lucratif Communication-Jeunesse voit le jour, en 1970. Cinq grands principes animent cet organisme subventionné par le ministère des Affaires culturelles du Québec et le Conseil des Arts du Canada : promouvoir, créer, diffuser, animer et former.

Communication-Jeunesse a pour objectif de mettre en contact tous les artisans de la littérature de jeunesse soucieux de trouver les thèmes et les formes susceptibles de convenir aux jeunes d'aujourd'hui. L'association se propose également de sensibiliser à la fois le public et les gouvernements aux problèmes très particuliers de l'édition de livres pour enfants, afin d'obtenir l'aide nécessaire à la relance de ce secteur de création. Sans cette heureuse initiative, il y aurait eu peu d'espoir de voir la situation de la littérature de jeunesse se transformer[50].

À la même époque, Pierre Guimar, nom de plume du père Pierre Murgia des Éditions Paulines (1966-1994), fonde la revue encyclopédique *Vidéo-Presse* (1970-1995) pour les 8-12 ans[51]. Cette revue poursuit la mission des pauliniens, qui est d'inculquer aux jeunes des valeurs humanistes. S'inspirant du magazine italien *Il Giornalino*, Pierre Guimar introduit 40 % de capsules d'information pour 60 % d'images : « [il] s'agit d'un magazine éducatif et culturel, à la fois outil pédagogique et périodique de loisirs[52] », publié à raison de 10 numéros de 66 pages chacun par année. Ce « magazine qui vaut une encyclopédie », comme l'affirme son sous-titre, est présenté en quatre couleurs. L'objectifs de l'équipe de fondation est

50. Odile LEROUX, « Littérature de jeunesse », *Livres et auteurs québécois*, Montréal, Jumonville, 1970, p. 77.
51. Dès sa création, la revue didactique d'inspiration religieuse, orientée vers les reportages, publie nombre de pages de bandes dessinées. Aux côtés d'adaptations de récits d'aventures de Jules Verne par des auteurs italiens, plusieurs créateurs québécois font paraître des récits humoristiques.
52. Josée MARCOUX, *op. cit.*, p. 103.

> [d]e fournir aux jeunes un instrument de culture et de loisirs – tout autre que naïf et mièvre – qui réponde à leurs besoins et à leurs goûts, reflète leur milieu social et présente la réalité positive de leur monde. En somme, une formation humaine intégrale au sens large.

Pour illustrer les intentions poursuivies, Guimar s'adresse aux lecteurs et lectrices de 8 à 12 ans en ces termes, dans le numéro zéro :

> Le numéro que tu as entre les mains est nécessairement incomplet : c'est nous qui l'avons fait pour toi. Mais, pour l'avenir, nous comptons sur ta collaboration, sur tes réflexions, sur tes critiques et sur ton encouragement. Comme tu dois contribuer à la construction de ce monde, ainsi nous te demandons de collaborer à ton journal pour qu'il soit complet et toujours plus beau, pour qu'il devienne vraiment TON journal. Nous comptons sur toi[53].

Cette initiative, novatrice en ce qui a trait au médium, l'est également du point de vue de la participation du jeune public. En 1987, Pierre Claude, le directeur de la revue, mentionne que

> les sujets que l'on retrouve dans *Vidéo-Presse*, tout en étant semblables à ceux des autres magazines, laissent transparaître cet espoir de paix, de justice et d'amour. Ils sont vus avec des yeux qui mettent au premier plan le respect et la compréhension des peuples, la promotion humaine. Ce que nous cherchons, c'est une information saine, vraie, utile à l'épanouissement du jeune et à la formation de son sens critique, évitant toute forme de sensationnalisme et d'exploitation[54].

C'est dans le cadre de ce renouveau éditorial que les Éditions Paulines reprennent la formule de la collection, qui avait fait ses preuves à l'Apostolat de la presse. De 1971 à 1995, la maison lance 21 collections, dont trois issues de *Vidéo-Presse* : « Documentation-Vip », « Loisirs-Vip » et

53. *Vidéo-Presse*, nº zéro, mai 1971, p. 3, cité dans Josée MARCOUX, *op. cit.*, p. 119.
54. Josée MARCOUX, *op. cit.*, p. 119.

« Lectures-Vip ». Claude Potvin constate que cette maison d'édition a contribué de façon concrète à la relance de la littérature de jeunesse québécoise en publiant plus de 150 titres au cours des années 1970[55]. Toutefois, une seule de ces collections persiste jusqu'en 2005 : « Jeunesse-Pop », laquelle est constituée de romans de science-fiction et de romans fantastiques. Pour faciliter le travail d'exploration de ces romans génériques, souvent méconnus, la maison a publié en 1998, à l'intention des prescripteurs, le guide *Une enquête de J.-P., l'univers de Jeunesse-Pop, documentaire-fiction*, par Francine Pelletier.

Les éditions Leméac s'engagent également dans le développement d'une littérature pour la jeunesse renouvelée. En 1972, la maison édite 12 titres, puis double sa production l'année suivante. La littérature pour la jeunesse représente, bon an, mal an, à peu près 12 % du catalogue de la maison et connaît ses moments les plus productifs au tournant de chaque décennie. Avec les années 1970, les éditions Leméac inaugurent une nouvelle collection consacrée aux légendes amérindiennes. De 1971 à 1981, « Ni T'Chawana mon ami mon frère » est alimentée de 13 titres, dont 9 signés par Bernard Assiniwi. Lors de l'Année internationale du livre (1972), Leméac crée deux collections pour les jeunes : « Littérature de jeunesse » et « Théâtre français, langue seconde ». De 1957 à 1988, 12 collections sont fondées, totalisant 108 titres. La maison rajeunit l'édition des albums au début des années 1970, en publiant les albums de Ginette Anfousse et de Gilles Tibo et la collection « Les merveilleux oiseaux de la forêt de nulle part », constituée des séries « Pitatout », de Louise Pomminville, et « La famille Citrouillard », de Rita Scalabrini.

Au moment où Leméac rajeunit l'album, Fides donne de son côté un nouveau souffle au roman, en lançant en 1974 la « Collection du Goéland », dirigée par Raymonde Simard-Martin. Imprimé sur un papier blanc de bonne qualité, dans une typographie moderne, chaque livre est accompagné de trois ou quatre illustrations originales, imprimées en quatre couleurs et réalisées par de jeunes artistes. Le soin apporté à l'aspect esthétique a pour but de rehausser l'allure générale du livre pour

55. Claude POTVIN, *Le Canada français et sa littérature de jeunesse*, Moncton, CRP, 1980.

la jeunesse, pour ainsi concurrencer les meilleures productions importées. La collection poursuit un triple objectif : assurer la diffusion de la littérature de jeunesse québécoise en encourageant les écrivains d'ici ; procurer aux enfants des œuvres de qualité qui favorisent un meilleur apprentissage des quatre fonctions linguistiques (savoir écouter, savoir communiquer, savoir lire et savoir écrire) mentionnées dans le programme d'études en vigueur ; et enfin permettre à de jeunes illustrateurs de talent de faire connaître leur production.

Ces années de renaissance sont marquées par l'arrivée de deux maisons d'édition qui vont bousculer les programmes éditoriaux. Ainsi, les Éditions du Tamanoir, fondées par Réal Tremblay et Bertrand Gauthier, voient le jour en 1974. Au cours des quatre ans qui suivent, les cofondateurs publient 13 livres, puis se dissocient en 1978. Bertrand Gauthier fonde alors La courte échelle et réimprime neuf titres parus précédemment. Sur le plan éditorial, il choisit de publier des livres dont la reliure est souple et brochée, en plus d'éviter les stéréotypes. Il veut offrir aux jeunes une littérature québécoise contemporaine de qualité. Lors d'une entrevue accordée à Michèle Huart, Gauthier précise :

> le sexisme est [...] absent des livres que je publie : je veux que l'on parle de la personne humaine plus que des rôles. Je veux aussi que dans les livres pour enfants, la présence de l'image du corps soit sexualisée, sensualisée. Je ne crois pas qu'il y ait des sujets tabous, il n'y a que des formes taboues[56].

Parmi les succès de cette maison, mentionnons les livres-jeux de Roger Paré (*Les chiffres* et *L'alphabet*) et ceux de Marie-Francine Hébert et Darcia Labrosse (*Venir au monde* et *Vive mon corps !*). Ces publications ont atteint un tirage conjugué de 450 000 exemplaires à la fin des années 1980, alors que la série d'albums signée par Ginette Anfousse, « Jiji et Pichou », s'est vendue à plus de 400 000 exemplaires. En 1997, on trouvait près de 300 titres inscrits au catalogue. En moyenne, entre 10 000 et 15 000 exemplaires de chaque livre se vendaient dès la

56. Michèle HUART, « Nouveaux venus dans la littérature pour enfants », *Lurelu*, Montréal, vol. 4, nos 1-2, printemps-été 1981, p. 14.

première année, sans compter les traductions et les réimpressions. En homme d'affaires averti, Gauthier admet qu'un livre meurt rapidement si on ne s'en occupe pas, d'où l'intérêt de le garder en vie en profitant du lancement d'un livre pour faire la promotion des œuvres antérieures de son auteur.

En 2003, la maison affiche fièrement 505 titres distribués dans toute la francophonie, dont 220 sont traduits dans au moins une langue et certains en sept langues, l'ensemble des titres couvrant pas moins de 18 langues[57]. Pendant cette période éditoriale de grande prospérité, 60 illustrateurs et 70 auteurs trouvent à La courte échelle un lieu propice à l'épanouissement de leur art. Parmi les huit collections disponibles en 2004, certaines visent à fidéliser le lectorat dès la naissance. Ainsi, la collection « Bébés-livres » comprend des ouvrages cartonnés destinés aux poupons de 6 mois. Suivent ensuite les albums conçus pour les enfants de 2 ans et plus, qui visent à les éveiller à la lecture, ainsi que les « Livres-jeux », qui cherchent à faire apprendre en amusant. Destinée aux enfants de 7 à 9 ans, la collection « Premier roman », créée en 1985, comprend 138 titres alors que « Roman jeunesse », qui rejoint les jeunes de 9 à 11 ans, est composée de 127 titres. La collection « Roman + » aborde des thèmes propres à l'adolescence, tout comme la récente collection de poésie, constituée d'une douzaine de recueils. Enfin, la dernière-née des collections, « Mon roman », propose depuis 2003 aux lecteurs de tous âges des romans classés par genres plutôt que par groupes d'âge, offrant une variété de niveaux de lecture.

Dès sa création, cette maison d'édition, chef de file dans un champ éditorial en mutation et témoin privilégié de la création, a non seulement abordé des sujets contemporains – comme les familles monoparentales, avec la série « Zunik » –, mais aussi créé des personnages proches des enfants, tout en innovant sur le plan graphique comme l'attestent les illustrations de Poulin, Sylvestre ou Pratt, qui font appel à une multitude

57. En 1998, 70 des 270 livres de son catalogue sont traduits en chinois et en espagnol, 40 en anglais, 6 en indonésien et d'autres en slovène, en arabe, en islandais, etc. Quelque 20 % des revenus de 3 millions de l'éditeur proviennent de l'étranger, un pourcentage appelé à augmenter au cours des prochaines années (Bertrand GAUTHIER, « L'écrivain qui sait compter », *Les Affaires*, samedi 21 février 1998, p. 13).

de médiums. Manon Poulin a souligné la contribution de cette maison au renouveau éditorial, ainsi que celle des Éditions Ovale (1980-1990), fondées par Suzette Piette et Jean-Pierre Langlois, qui se spécialisent dans la publication de contes, d'albums de légendes et de bandes dessinées[58]. De 1982 à 1986, les Éditions Ovale publient plusieurs albums cartonnés et en couleurs destinés aux enfants et aux plus grands. Ces albums mêlent agréablement, aux dires de Viau, l'aventure et l'humour, comme en témoignent la série « Ray Gliss », par Rémy Simard, ou les aventures spatio-comiques de *Célestin*, par Serge Gaboury[59].

Préoccupées par les petits, les Éditions Ovale leur offrent la série « Plimage », composée de livres en accordéon qui se referment par une pastille velcro, alors que la série « Imagimots » comprend des livres reliés par une spirale, dont les pages sont coupées sur le sens de la largeur, permettant à l'enfant de créer des mots et des images insolites. Tous ces ouvrages sont robustes, cartonnés et plastifiés ; de même, les coins sont arrondis et les épines, entoilées pour assurer la sécurité de l'apprenti-lecteur. Cette préoccupation éditoriale surprenante pour l'époque s'est généralisée à la suite de la promulgation de la Politique de la lecture et du livre, qui a souligné l'importance de mettre le très jeune enfant en contact avec le livre dès sa naissance[60]. Entre autres, les programmes d'animation *Toup'tilitout* de Communication-Jeunesse, qui ont cours depuis l'an 2000, prolongent le projet entamé par Ovale.

Alors qu'on assiste à des percées éditoriales surprenantes, la maison d'édition Héritage, qui investissait le créneau des traductions de *comic books* américains (*Capitaine America, Batman*...) à la fin des années 1960, lance en 1976 la collection « Pour lire avec toi », dirigée par Henriette Major. Cette maison, dont les volumes connaissent une grande diffusion à cause de leur coût minime et d'une très bonne commercialisation, s'investit à fond dans le domaine de la littérature de jeunesse.

58. Manon POULIN, « Éditer pour la jeunesse. Étude des maisons d'édition québécoises La courte échelle et Ovale : 1974-1988 », Mémoire de maîtrise, Département des lettres et communications, Université de Sherbrooke, avril 1990.
59. Michel VIAU, *op. cit.*, p. 15-16.
60. MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DES COMMUNICATIONS, *Le temps de lire, un art de vivre*, Québec, Gouvernement du Québec, 1998.

À cette collection de romans pour les 8 ans et plus s'ajoutent les petits albums de la collection « Brindille », les romans des collections « Galaxie » et « Katimavik », et les revues canadiennes-anglaises traduites en français *Hibou* (*Owl*) et *Coulicou* (*Chikadee*).

Le bilan des années 1970 est marqué, aux dires de Louise Warren,

> par la double apparition d'une augmentation de la production de livres pour la jeunesse et d'une préoccupation éditoriale pour celle-ci qui a conduit à des collections particulières chez les éditeurs généraux et à des maisons d'édition spécialisées dans le livre de jeunesse[61].

Potvin affirme que 650 titres ont été publiés au cours de cette décennie. Outre les trois revues publiées par les Éditions Paulines et les Éditions Héritage, deux autres revues connaîtront une existence éphémère : *Le Journal de Clovis : le journal pour et par les jeunes Québécois de tous les âges*, destiné aux 7 à 12 ans, et *Mic Mac*, qui paraît deux ans plus tard.

Au niveau provincial, la littérature de jeunesse est subventionnée dès 1973. En 1979, dans le cadre d'une nouvelle politique culturelle, un régime d'aide à l'édition, à la promotion et à la diffusion est adopté. C'est alors que des éditeurs publiant pour les adultes, comme Hurtubise HMH et Pierre Tisseyre, ajoutent un secteur jeunesse à leur programmation éditoriale. Cette tendance ne fera que s'accentuer au cours des années 1980[62] puisque le ministère de l'Éducation incite les enseignants à introduire la littérature de jeunesse en classe dès 1975 avec le Programme de perfectionnement des maîtres en français (PPMF), suivi du Programme d'études de 1979. En 1981, le Ministère publie en trois fascicules un *Guide de littérature de jeunesse*, auquel s'ajoute en 1982 un quatrième fascicule consacré au documentaire et à la presse pour les jeunes. Cet incitatif ministériel sera encore plus marqué dans les programmes d'études de 1994 et de 2001.

---

61. Louise WARREN, *Livres et auteurs québécois*, Montréal, Éditions Jumonville, 1980, p. 213.
62. Édith MADORE, *op. cit.*, p. 38.

En somme, depuis les années 1980, la littérature de jeunesse devient un phénomène d'édition. Danielle Thaler précise que, « [l]es jeunes devenus consommateurs à part entière, les éditeurs comprennent quel marché potentiel ceux-ci représentent[63]. » Parmi les caractéristiques de cette époque, signalons l'avènement de nombreuses collections romanesques pour l'adolescence[64], dont la fonction est désormais triple : instruire, divertir et permettre au lectorat de construire son identité et de surmonter la crise de l'adolescence. À chaque âge ses collections et ses chefs-d'œuvre. Thaler constate par ailleurs une indéniable prédilection pour les jeunes filles dans les collections pour ados, imputable au fait que les auteurs sont fréquemment des femmes[65]. Ces collections, qui sont au nombre de neuf[66], se caractérisent par des textes sériels, aisés à lire, divisés en épisodes courts, et pourvus de couvertures standardisées et d'un paratexte alléchant et formulaïque, ce qui les rapproche de la littérature de grande consommation.

En ce qui concerne le contenu, les maisons d'édition veillent à refléter les valeurs de la société québécoise contemporaine, tout en offrant aux adolescentes un lieu de rencontre entre auteures et lectrices, alors que le roman pour garçons reste centré sur l'aventure et l'action. La

63. Danielle THALER, « Quelle littérature ? Pour quelle jeunesse ? », *Présence francophone*, n° 38, 1991, p. 95-110.
64. C'est l'âge du héros qui caractérise le roman de l'adolescence. Dans ce type de récit, l'accent est mis sur le conflit lui-même plutôt que sur sa résolution. Ce conflit peut être intérieur (lié à la psychologie des adolescents) ou extérieur, opposant le protagoniste et la société. Barbara Anne White considère que le « sentiment d'aliénation à l'égard de l'environnement social, [le] conflit avec les parents, [la] déception amoureuse, [le] départ de la maison et [le] contact avec de nouvelles personnes et de nouvelles idées » constituent le schéma typique du roman de l'adolescence (Barbara Anne WHITE, cité dans Daniela DI CECCO, *Entre femmes et jeunes filles*, Montréal, Remue-ménage, 2000, p. 27). Engdahl rappelle que certains livres pour adolescents d'aujourd'hui auraient été considérés comme des livres pour adultes il y a 10 ou 20 ans (cité par Daniela DI CECCO, *op. cit.*, p. 71).
65. Danielle THALER, « Visions et révisions dans le roman pour adolescents », *Cahiers de la recherche en éducation*, vol. 7, n° 1, 2000, p. 7-19.
66. Il s'agit des collections « Ado » chez XYZ éditeur, « Ado » chez Vents d'ouest, « Boréal Inter » chez Boréal, « Échos » chez Héritage, « Faubourg St-Rock » chez Pierre Tisseyre, « Grande nature » chez Michel Quintin, « Roman + » à La courte échelle ainsi que « Titan » et « Titan + » chez Québec/Amérique.

majorité des romans sont écrits à la première personne, ce qui n'était guère le cas dans les décennies antérieures aux années 1970, et offrent des modèles féministes, identifiés par Lucie Guillemette[67]. La narration au « je » permet de « créer un climat de complicité entre l'adulte et l'enfant[68] », surtout lorsque le thème est la relation mère-fille. Di Cecco relève à cet égard que

> [l]es romans contemporains pour adolescents s'affichent comme des romans-miroirs dans lesquels « le mal de vivre », la crise, la solitude et la quête d'indépendance sont souvent les thèmes qui sous-tendent le récit[69].

Ces années d'effervescence éditoriale vont susciter à la décennie suivante l'apparition de nouvelles maisons d'édition[70] qui mettront l'accent sur l'album, repensé dans sa forme, son format et son propos (comme c'est le cas, par exemple, chez Dominique et compagnie ou Les 400 coups). Fondé en 1996, Soulières éditeur introduit au cœur de son programme éditorial des sujets associés à la marginalité et aux handicaps physiques, sociaux et culturels, en plus d'offrir un programme de lecture littéraire, riche en références et en palimpsestes, tout en régénérant le roman policier et les textes légendaires.

La promulgation, en 1998, de la Politique de la lecture et du livre par le ministère de la Culture et des Communications mettait l'accent sur la découverte de la lecture dès la naissance, encourageant ainsi la publication de livres destinés aux 0-2 ans. Les maisons plus récentes investissent de nouveau dans l'album, après plus d'une décennie de désintérêt, et

---

67. Lucie GUILLEMETTE, « Quelques figures féminines dans le roman québécois pour la jeunesse. De l'utopie moderne à l'individualisme postmoderne », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 3, n° 2, « Le XXe siècle des femmes », 2000, p. 145-169.
68. Daniela DI CECCO, *op. cit.*, p. 94.
69. *Ibid.*, p. 80.
70. Madore a identifié 16 nouveaux éditeurs depuis 1989, en plus d'avoir comptabilisé 14 collections pour les 6 à 9 ans, publiées par 10 éditeurs, 13 collections romanesques destinées aux 9 à 12 ans, publiées par 13 maisons, et 16 collections romanesques pour les adolescents, offertes par 12 maisons (Édith MADORE, « Le marché du livre depuis 1990 », Françoise LEPAGE [éd.], *La littérature pour la jeunesse 1970-2000*, Montréal, Fides, 2002, p. 289-301).

offrent des ouvrages qui explorent l'intertextualité sous ses formes iconiques et textuelles, ou utilisent des techniques narratives complexes, telles que décrites par Sandra Beckett[71] (polyfocalisation, discours métafictif, mélange de genres, refus de clôture, intertextualité, ironie, parodie). Les maisons répondent ainsi au Programme de formation de l'école québécoise de 2001, qui demande que les élèves du primaire développent, dès le premier cycle, deux compétences en lecture : « Lire des textes variés » et « Apprécier des œuvres littéraires ».

Quelques remarques conclusives

Au gré des périodes analysées, les maisons d'édition se sont avérées les « banquiers culturels », selon l'expression consacrée de Pierre Bourdieu, en proclamant la valeur morale et esthétique des auteurs qu'elles publiaient. Le « capital symbolique » des maisons, fondé sur les revues, les romans et les albums, a permis de poursuivre la formation des jeunes par le biais de diverses formes de lecture. Après avoir été conservatrices et centrées sur une lecture intensive, les maisons ont adopté peu à peu une position moderne, sinon postmoderne[72], et ont visé une lecture plus extensive. Pendant le dernier siècle, elles ont travaillé, par diverses stratégies (signets, affiches, concours de lecture et d'écriture, sélection auctoriale, noms de collections et de séries, etc.), à développer le goût du livre et de la lecture chez les jeunes d'âge préscolaire et scolaire, d'après la conception élargie ou restreinte que l'on se faisait de la jeunesse. En effet, l'éditeur

> choisit les textes destinés à être édités, que les textes lui soient soumis ou qu'il les commande ; il en négocie les droits et participe activement à leur mise au point définitive ; il conçoit, ou fait concevoir, leur forme

71. Sandra BECKETT, « Livres pour tous : le flou des frontières entre fiction pour enfants et fiction pour adultes », *Tangence*, nº 67, « L'écriture pour la jeunesse : de la production à la réception », 2001, p. 5-22.
72. Noëlle SORIN, « Traces postmodernes dans les mini-romans et premiers romans », Françoise LEPAGE [éd.], *La littérature pour la jeunesse 1970-2000*, p. 45-68.

matérielle (composition, impression et reliure) ; enfin, il définit les politiques de promotion et de diffusion du livre[73].

Dans ce contexte, l'activité éditoriale a indubitablement façonné le champ des représentations de la jeunesse, suivant les collections et les séries albumiques ou romanesques. Au fil des décennies, le souci de la qualité et de la rentabilité a produit des structures éditoriales modernes qui ont diffusé une culture québécoise centrée sur la foi et la langue, du moins pour la période comprise entre 1925 et 1960, et ont favorisé l'appartenance à la société francophone au Québec et hors Québec. Les éditeurs ont ainsi participé à l'élaboration d'un espace public où s'est trouvée sans cesse redéfinie l'identité culturelle du Canada français, désormais recentrée sur le Québec. En écho à l'idéologie de conservation (éloge du passé, culte du héros, etc.), les maisons d'édition religieuses, quant à elles, ont produit des outils utiles pour leur apostolat, leur permettant de diffuser une image de marque et d'établir un lectorat fidèle, attesté par les tirages et les abonnements, qui ont mesuré la proximité entre la communauté éditrice et son public virtuel.

Le réseau des censeurs a veillé sans relâche à contrôler la lecture des jeunes Québécois et, conséquemment, la lecture publique (du moins jusqu'à l'abolition de l'index clérical, en 1966). Bien entendu, la censure persiste encore aujourd'hui, mais sous des formes laïcisées. Par exemple, au cours des 20 dernières années, des comités de parents ont demandé que certains romans soient retirés des rayons des bibliothèques scolaires.

Notre étude a également montré que l'édition pour l'adolescence a connu un essor important imputable au mouvement amorcé dans les années 1970 aux États-Unis, puis en France. À la fin du XXe siècle, les maisons d'édition se sont ouvertes un peu plus sur la littérature, par les voyages intertextuels par exemple. Les travaux de Le Brun[74] sur le

73. Marc MÉNARD, *Éléments pour une économie des industries culturelles*, Montréal, Société de développement des industries culturelles du Québec, 2004, p. 112-113.

74. Claire LE BRUN, « Edgar Campeau et les autres : le lecteur fictif dans la littérature québécoise pour la jeunesse (1986-1991) », *Voix & Images*, vol. XIX, nº 1 (55), automne 2000, p. 152-165.

lecteur fictif et la place occupée par l'exergue – éléments du péritexte[75] – dans les romans québécois pour la jeunesse s'attachent aux postures de lecture empruntées par le sujet narrataire pour rejoindre le sujet lecteur, qu'il soit enfant, préadolescent ou adolescent. La lecture devient la trame essentielle à partir de laquelle se joue tout le programme narratif. Les allusions narratologiques et discursives convergent vers la valorisation de la lecture. En moins d'un siècle, l'édition pour la jeunesse est passée d'un projet éditorial à vocation nationaliste, teinté d'ultramontanisme, à un discours centré sur le pouvoir infini de la lecture dans une société laïque, citoyenne et culturellement métissée, toujours préoccupée par sa survie en terre nord-américaine. L'édition québécoise pour la jeunesse, porteuse d'identité, de valeurs et de sens, traduit pour les jeunes, sous le mode littéraire et iconique, les mutations sociales qui caractérisent le Québec du XXIe siècle, tout en leur offrant une image certes déformée d'eux-mêmes, mais qui est également en construction et en évolution. Les transformations sociales survenues depuis les années 1960 se retrouvent ainsi à divers degrés dans la production romanesque et albumique. En guise d'exemples, les représentations de l'Autre sont de plus en plus nombreuses et diversifiées, au point d'occuper des positions de premier plan dans la collection « Safari » aux éditions Pierre Tisseyre et d'engendrer des ouvrages bilingues. Par ailleurs, des sujets jadis tabous, comme la sexualité (que ce soit l'homosexualité, la grossesse, les abus sexuels, etc.), sont maintenant présents dans plusieurs romans. D'autres thèmes liés à la recherche identitaire occupent également l'avant-scène éditoriale, autant dans les ouvrages destinés aux tout-petits que dans ceux qui s'adressent aux plus grands.

Actuellement, l'édition pour les 0-16 ans envahit toutes les sphères de la culture, des comptines à la poésie, du théâtre à la bande dessinée, du roman novelisé aux objets dérivés attribués à des personnages (émissions de télévision, disques compacts, etc.), des sites Internet aux concours d'écriture, des animations aux revues scientifiques ou de consommation. La lecture représente dorénavant un projet de vie, vécu au quotidien, à l'école ou à la maison.

75. Claire LE BRUN, « L'exergue comme procédé de légitimation du roman québécois pour la jeunesse », *Canadian's Children Literature/Littérature canadienne pour la jeunesse*, n° 75, automne 1994, p. 14-26.